
Marcel Moreau
Corpus scripti

DENOËL

Extrait de la publication

Corpus Scripti

DU MÊME AUTEUR

- Bannière de bave*, Gallimard, 1966.
La Terre infestée d'hommes, Buchet-Chastel, 1966.
Le Chant des paroxysmes, Buchet-Chastel, 1967.
Écrits du fond de l'amour, Buchet-Chastel, 1968.
Julie ou la dissolution, Christian Bourgois, 1971 ;
rééd. J. Antoine (Bruxelles).
La Pensée mongole, Christian Bourgois, 1972 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
L'Yve livre, Christian Bourgois, 1973 (préface d'Anaïs Nin).
Le Bord de mort, Christian Bourgois, 1974 (rééd. L'Éther Vague, 2002).
Les Arts viscéraux, Christian Bourgois, 1975 (rééd. L'Éther Vague, 1994).
Sacre de la femme, Christian Bourgois, 1977 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
Discours contre les entraves, Christian Bourgois, 1979.
À dos de Dieu, Luneau Ascot, 1980.
Orgabide ou l'ordure lyrique, Luneau Ascot, 1980.
Moreaumachie, Buchet-Chastel, 1982.
Kamalalam, L'Âge d'Homme, 1982.
Cahiers caniculaires, Lettres Vives, 1982.
Saultitude (photos Christian Calmégane), Accent, 1982.
Monstre, Luneau Ascot, 1986.
Issue sans issue, L'Éther Vague, 1986.
Le Grouilloucouillou, avec Roland Topor, Atelier Clot, 1987.
Treize portraits, textes pour Antonio Saura, Atelier Clot, 1987.
Amours à en mourir, Lettres Vives, 1988.
Opéra gouffre, La Pierre d'Alun, 1988.
Mille voix rauques, Buchet-Chastel, 1989.
Neung Conscience fiction, L'Éther Vague, 1990.
Grimoires et moires, avec Michel Liénard, Altamira, 1991.
Chants de la tombée des jours, Cadex Éditions, 1991.
Le Charme et l'épouvante, La Différence, 1992.

Suite en fin de volume

Marcel Moreau
Corpus Scripti

DENOËL

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.25372.4
B 25372.7

À Michel Onfray

Lettre à M'Corps

Tu te couches comme une bête. Tu dors comme un veilleur. Tu te lèves comme un fou, pour aller au Livre, comme un illuminé. Tu t'es bourré d'insomnifères : les mots. Tu ne cesseras donc de m'étonner, Quintal livide et négligé, prompt à l'embonpoint...

J'avais daté ta mort, volontaire évidemment, à Noël 1980. Rien de tel qu'un jour de fête pour partir, me disais-je. Tout le monde rit, bouffe, picole. C'est le moment, contre tous, d'être grave, sans être sérieux ; solitaire, sans être rejeté. Changer la crèche en morgue, réveiller d'une balle dans la peau, plutôt qu'avec des huîtres dans la panse, ce serait là ton dernier défi, après tant d'autres. Une Amie ne l'a pas voulu. Elle a frappé à ta porte, il était 22 heures. À 23, peut-être plus, elle occupait ton ventre, braquant sa fellation jusqu'au fond de sa gorge. Tu as tiré. Il n'y eut, cette nuit-là, plus beau renversement de l'idée

de suicide en réapparition de l'appétit de vivre. On a beau dire : d'une pipe à un narguilé, la différence est grande. Elle t'avait fait un narguilé, l'artiste. Entre amants, se caresser encore, se caresser toujours, c'est assez, parfois, pour que l'œuvre des sens fasse échec aux maladies de l'âme. Au petit matin, vous étiez deux inanimés de noces. Il aurait pu n'y en avoir qu'un, aboli à jamais. Christ était né, tu apprenais à renaître. Il y avait eu de l'amour, dans ce sucement obsessionnel d'un muscle par un gouffre. Étais-tu si malheureux, à l'époque ? Non, je crois bien. Tu n'étais peut-être qu'un corps qui avait oublié, un instant, le temps d'un désespoir, de jouir d'écrire, de faire jouir l'écriture. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Ah, quelle aventure, que la nôtre, quand on y songe. Des excès en enfilade, en superposition, en entremêlements. Des luxures en nombre, des beuveries en pagaille, de sourdes barbaries solubles dans la musique, et cette odeur des pubis négligés qui rendait tes désirs plus invincibles qu'un dieu. Oui, quelle aventure, au fond, qu'un corps qui reçoit du Verbe, à en être possédé de Verbe, la connaissance, et même la bénédiction, de ses démons. Ta démesure avait besoin d'une caution, et tes ténèbres d'un prisme. Tu les as eus. Nous avons, toi et moi, évité le pire : la désincarnation. N'empêche, aujourd'hui, quand je te regarde, j'ai de quoi baisser les bras : ta peau est si flasque. Et de quoi baisser les yeux : tes valises sont si lourdes... Tu fais honte à la race des nomades.

Jadis, j'ai voulu écrire ton histoire. Il était déjà trop tard. Tu avais entrepris de l'écrire, avec ta main, ton

sang, tes instincts, tes secrets d'escalade et de chute, tes intuitions naissantes, ta raison atrophiée.

Tu n'avais pas bien commencé ta vie, t'en souvient-il ? Tout jeune, la famille t'avait impitoyablement caché l'érotique vérité. Le tabou sexuel, à ce point-là, c'était quelque chose, chez les miens. La preuve, lorsque tu te masturbas, pour la première fois, ton plaisir me fit peur. J'avais pris ta semence pour du pus. On peut se souvenir longtemps, comme d'une souillure, d'une telle entrée dans le monde des sensations fortes. Heureusement, tu avais une bonne nature, assez indélicate pour aimer la purulence comme plaisir, et en redemander de l'une, comme condition de l'autre.

Tu aurais pu penser que tes parents s'étaient trompés de procréation. C'est Tintin « au bureau » qu'ils auraient voulu pour fils. Mais savais-tu seulement ce qu'était une « procréation » ? Pendant longtemps courut la rumeur qu'on avait passé « commande » de toi, sur l'insistance de ta sœur, laquelle réclamait un frère. Et longtemps elle-même prétendit à qui daignait l'entendre que tu étais arrivé dans un bagage, d'où sortait ta tête.

Quand tu compris que c'était bien toi, ce corps qui n'arrêtait pas de bander, tu mis les giclées doubles. En vérité, tu ne savais où donner du gland, sauf dans la glandiloquence, et en cachette, transgression oblige. Comme j'étais timide et que tu étais intempérant, nous n'avions qu'une « issue » : la clandestinité.

Les femmes, tu découvrais leurs formes, par le trou de la serrure. C'était impressionnant : un autre monde,

trouble, qui, vu par un œil animal, en montrait assez pour ta fascination, et trop peu pour ton apaisement. Même dans leur intimité, elles semblaient protéger leur part obscure de leur part dévoilée. Dehors, trottaient les fillettes, toutes de l'inaccessible lignée de la Comtesse de Ségur, avec leurs chapeaux espiègles et leurs tétons impalpables. Pour elles, tu avais de l'amour plein les yeux, mais que savais-tu de l'amour ? Rien, puisque hormis celui des grands pour les petits, tu n'en avais pas, autour de toi, d'exemple. Aux fillettes allait ton émotion, mais à leurs mères ta libido. Elles avaient de gros seins, elles étaient callipyges, et leurs bas se frottant, au rythme de leurs cuisses, émettaient un son doux, lascif et lancinant. Qu'y eut-il jamais de plus inouï, dans l'ordre des bruits qui les premiers déchaînèrent tes désirs ?

La clandestinité des timides et des réprimés, surtout lorsqu'ils débordent sans qu'ils y comprennent quelque chose, c'est dur à vivre. Forcément, elle élève en eux le taux d'avidité, de mauvaises pensées. Elle développe la germination intensive du sous-sol humilié. L'innocence fout le camp, sans tirer sa révérence, faute de délicatesse. À nous, les péchés mortels, les véniels n'ayant plus rien à nous apprendre, rien pour nous perturber. Tout enfle, tout se boursoufle, tout exagère dans le tissu pulsionnel, à court de règles. Tu fais des rêves d'une grandeur cruelle, déjà insensée, mais tu vis à l'étroit dans tes outrances. Elles sont sûrement maudites, ou pathologiques, puisque, pendant ce temps-là, le discours moral continue de te ceinturer. Et que dit-il, le discours moral ? Il récite sa

leçon : le Bien, c'est d'être propre sur toi et dans l'âme, d'être un bon élève, et de t'oublier comme créature viscérale, dotée d'un pénis infatigable. Tu seras sage avec les tiens, mais combien voyou tu seras dans ton grenier, dans la rue, et même dans la cour de récréation. C'est ainsi.

Et pourtant, tu dois beaucoup à tes parents : une santé de fer, le goût de l'effort, et aussi, chez les humbles qu'ils étaient, la confuse espérance de te voir t'élever au-dessus de *leur* condition. Leur condition les avait « tués ». En quelque sorte, ils t'appelaient, sans le savoir, à les venger de l'avoir subie. Ta chance, c'est de les avoir laissés dans l'ignorance de tes élans extrêmes. Ils s'en fussent épouvantés, ce qui les eût rendus plus malheureux qu'ils n'étaient. Toi, tu souffrais dans l'ombre, c'est autre chose. Il y a deux façons de se torturer d'être un corps enchaîné à son trop-plein. Ou bien la révolte y fait son nid, et la libération son œuvre. Ou bien la soumission s'y installe, et avec elle la vie dilapidée. Et il y a sans doute une troisième façon : tu souffres en soumission à ta révolte et un jour tu deviens un assassin, inconscient que tu aurais pu être un créateur.

Tu ne t'es pas révolté contre tes parents. Comment aurais-tu pu te révolter contre des vaincus ? Tu les aimais et tu savais au moins une chose : ils auraient mérité d'être aimés de la vie plus qu'ils ne le furent. Ce n'était pas leur faute si comme être de chair tu étais puissamment *anormal*. D'esprit tu n'en avais pas beaucoup. Il avait beau s'exciter de toi, s'échauffer à tes incandescences, c'était un médiocre, ton esprit. D'ailleurs, quand

tu éprouvais quelque remords, d'essence judéo-chrétienne, ce n'était pas d'être un corps maléficié, c'était d'avoir un esprit borné. Ton viscéral avait honte de ton mental. D'où ton renfermement. Ce renfermement, tu étais trop brut pour te l'expliquer par la pensée. Et ta pensée, elle était trop imbécile pour t'en délivrer. De toute façon, tu étais trop noir, trop houleux, trop taciturne pour imaginer un seul instant que quelqu'un existât qui eût pu t'écouter sans te condamner. Tu n'avais pas de confident(e). Tu n'as jamais songé au possible de la confidentialité. Est-ce que tu te parlais à toi-même ? Si je me souviens bien, oui. Mais en bégayant, et avec des mots pauvres, hagards, à coup sûr inappropriés.

Ton milieu ajoutait des barreaux à ta prison ? Soit. Mais c'était son rôle. L'éducation n'a pas de Muse. Souvent, elle pioche dans la tradition, non dans la prescience. Ton rôle à toi, masse indistincte et sans identité, timide en proie à l'orgueil, ce fut d'accepter les obstacles comme justifiés, dans un premier temps, et de les reconnaître, dans un second, comme nécessaires. En silence, dans ton maquis, il s'agira que tu te trouves l'énergie de devenir un lutteur, non un esclave. Cette énergie, c'est déjà de la révolte. Tu peux aujourd'hui remercier tes parents d'avoir été de bonnes prisons, par amour, en plus qu'ils étaient de mauvais miradors, par impuissance. En tout état de cause, ils t'ont armé contre la paresse, à défaut de te blinder contre les dévergondements. Grâce à eux, tu ne laisseras jamais dire qu'on peut espérer se libérer des chaînes qui sont en soi sans une volonté pour

les briser, ou les réduire. Ils n'ont pas réussi, dans leur projet de te tailler pour être un exemple, ils n'ont pas échoué dans celui de t'endurcir pour être un homme. Le reste, ce serait, plus tard, une affaire entre ton « monstrueux » et ton « humain ». Une affaire de lisibilité.

Justement, tu t'es mis à lire. Je dis bien « tu », et non « je ». C'est toi, M'Corps, qui avais besoin de mots, pas mon intellect. Mon intellect, incapable de s'organiser pour apprendre, ne pouvait prétendre s'appliquer pour savoir. Je ne démordrai jamais de l'idée que c'est ton instinct et ses palpitations qui sont allés au livre. La preuve : quand je lisais, tu ne manquais jamais de me faire éprouver, par tressaillements et autres étranges phénomènes sensoriels, la pesée des mots sur tes remous internes. Les livres, c'était plus que du papier, avec un récit dessus. C'était de la caresse annoncée, de l'épidermique volupté en vue. C'était si physique que c'en était parfois génital. En entrant de cette manière dans le monde du langage, la manière haletante, enivrée, gustative, tu ne risquais point de t'éloigner trop de ton obsession centrale : le corps de la femme. On peut penser que, mystérieusement, dans le baroque de tes passions, tu jetais alors les prémices d'une future alliance entre ces deux modes d'accession au vertige de vivre : Verbe, Vénus. Ce serait, en tout cas, à l'avenir, s'exerçant sur moi, deux emprises indissociables. Peu importaient, à cette époque, le romanesque et ce qu'il racontait. L'important, c'était le style, cette chose qui « voulait » que tu fusses séduit, de l'intérieur, dans ton être désirant, par

la puissance de la parole. Tu étais un grouillement inaudible rencontrant soudain son semblable mélodieux, ou convulsif. Jusque-là, tes forces obscures étaient plutôt aphasiques, ou bâillonnées, disons vouées à n'être ni jamais nommées, ni jamais nommantes ; « innommables », faute de révélateur.

Pour elles s'exprimer revenait à gronder, bourdonner, ruminer. Et au-dessus d'elles, il y avait mes petits propos de rien du tout, juste bons à meubler des conversations sans relief, sans authenticité. Ce n'est qu'avec mes copains encanaillés, prompts à tous les mauvais coups, que je laissais poindre, en patois, un bout de ma vraie voix, rauque de ne pouvoir dire les tréfonds qu'elle avait à dire.

Et voilà qu'à la lecture, ta chair en grande perturbation se sentait moins seule, moins exclue du monde des disants. Elle avait l'impression de se faire sinon des amis, du moins des visiteurs. Des mots se posaient sur tes vagues, tes tumultes, tes fissures, tes tensions bestiales et contradictoires, tes ardeurs analphabètes mais compliquées. Quelques-uns disparaissaient dans le chaos, d'autres y laissaient un signe d'intelligence, de griserie signifiante. Ils avaient du contenu, mais ce contenu avait échappé à l'abstraction. Il était chaud. Il était pénétrant. Parfois, tu entendais un chant, aux environs de ton brame. C'était ça, pour toi, lire : faire connaissance avec le corps verbal. Ce corps cessait d'être lointain, inaccessible, il devenait le proche indispensable de ton scandale vital, cette espèce de Dionysos jugulé, privé de soleil,

enfermé dans une santé ne sachant que faire de ses abîmes, comme de ses excédents.

Certes, tu te dépensais beaucoup, en toutes sortes d'exaltations, du sport à la fornication. Et pourtant, il te semblait toujours que ce n'était pas assez. Que toi, corps aveugle et sourd, tu attendais quelque chose de plus de tes organes. Le Livre répondait à cette attente muette. En te rendant perméable au pouvoir de l'écrit, il commençait en toi son travail de *mise en mots* de ta nature réelle, réelle et inconnue, informe autant qu'informulée.

Ce n'était pas encore un éclairage, c'était une sonorisation. Tu mêlais de la beauté à ta dysharmonie.

Tu as lu beaucoup de livres, tous les jours, par tous les pores. Tu n'avais d'autres compagnons. Ils accompagnaient ton sexe, tes gourmandises, ton insatisfaction. Mais surtout, ils t'apportaient du vocabulaire. Tu en avais été si pauvre, jusque-là.

T'en souvient-il ? Tu ouvrais le dictionnaire un peu comme on dénude une nymphomane. Fébrilement. Parfois, tu tombais en arrêt sur une courbe, une vraie merveille. Mais non, mais non, tu mens : c'était un mot, nouveau, inouï, avec un sens ondulatoire. Des livres semblaient t'absoudre d'avoir de sombres penchants, des spasmes sulfureux. Il te suffisait de découvrir dans une perverse combinaison de mots un charme coupable, osé, « hors la loi », pour que tu le plonges en toi, te l'appropries, l'accueilles en « sauveur ». Les livres n'étaient pas

interdits, chez nous. Ils étaient absents, en tant que « luxe ».

Qu'est-ce que ça voulait dire : lire, pour toi ? Tressaillir d'importance. Voilà que le bout de phrase d'un autre avoisine une de tes sensations, un de tes émois, l'identifie, lui donne en un éclair le statut d'une perception, d'un frémissement qui sait, de préférence à une violence qui s'ignore. Corps, tu lisais les choses d'une manière à laquelle mon esprit ne pouvait prétendre. Mon esprit ne se nourrissait pas de lectures, il se nourrissait des effets que produisaient les livres sur toi, les lisant. Mon esprit commençait à devenir intéressant. Il se préparait à n'oublier jamais la vie, ses impulsions, quoi qu'il fût, quoi qu'il pensât.

Grâce à ça, peut-être qu'un jour la complexité de cette vie et de l'être ne serait plus ce lourd boulet qu'à travers chair et sang on traîne sans cesse au fond de soi, comme Sisyphe sans cesse poussait devant lui son rocher.

Comment es-tu allé de la lecture à l'écriture ? Comme un détenu creuse avec une cuiller, sous sa prison, le tunnel au bout duquel l'évasion reste encore un mirage, plus qu'elle devient une espérance. La lecture t'a fourni la cuiller, et l'utopie de penser que cette cuiller était un pic, ou une foreuse. Quand on est à la fois son renfermement, son geôlier, ses murs et ses barreaux et qu'on est un fauve à qui la terrible rumeur répète sans s'en lasser : « Tu n'es rien », il ne faut pas moins que la violence d'une utopie pour vouloir que les choses changent. En vérité, tu te trouvais devant deux liberticides :

en ta vie intérieure, à l'extérieur de ta vie. Tu te condamnas à te révolter contre toi, autant que contre les autres. À ne pas t'aimer tel que tu étais, autant qu'à voir dans ton « prochain » un ennemi. Le mythe du tunnel t'assignait deux tâches : le percement de toi, le percement de l'adversité. Écrire, c'était obéir à ces deux mouvements, irrésistibles. N'empêche, si tu devais relire aujourd'hui ce que tu écrivais à l'époque de la « cuiller », tu en aurais honte. C'était laborieux, médiocre, sûrement ridicule. Tu n'étais doué ni pour la littérature ni pour la cuillerée. Et puis, tu étais trop lourdaud pour envisager des prouesses d'acrobate, des miracles de lévitation. On ne se libère pas, sans le secours du génie, de ses pesanteurs. Tu n'avais pas de génie. Il y avait tout un monde entre la lecture titillante et l'écriture perturbatrice, entre tes impatiences de braque et le talent de les épanouir. Enfin, il y en avait un entre ton inconscient maudit, et timoré, et l'audace d'en faire un conscient. Ta seule libération, en ce temps-là, était sexuelle. Elle l'était frénétiquement. Et elle était conditionnelle. On sait ce qu'il en va du soulagement des insatiables : toujours à recommencer. Primaires, tes actes ne s'embarrassaient guère de fioritures. Tu t'en donnais à queue-joie. Mais toujours dans la clandestinité : l'adultère à perte de vue. Est-ce ça, se libérer ? Pas exactement. C'est recréer, sans répit, les conditions du Désir tout-puissant, celui qui est si fort, si dense, si « totalitaire » qu'autour de lui toutes les valeurs peuvent s'écrouler, pêle-mêle, dans l'indifférence du désirant. Ce Désir-là ne craint pas

l'Apocalypse. Son secret, c'est de se comporter comme si elle survenait, et de s'exacerber de la savoir possible. S'en assouvir, c'est alors mourir un peu de voir s'éloigner la menace apocalyptique. Il vous a porté au faite du sentiment que rien ne peut vous résister, et surtout pas la destruction de ce qui n'est pas lui. Un tel désir a au moins un mérite, par-delà son défi aux lois : il découvre l'ampleur inquiétante, l'insoutenable diversité de vos forces obscures. Votre exubérance est sans frontières. Il y a cohérence entre tous vos débordements, toutes vos aspirations, toutes vos voracités. Votre envie sexuelle n'est qu'un aperçu – le plus sensible, le plus « axial » sans doute – de votre envie de posséder la terre entière. L'absolu vous convoque, mais vous ne savez pas encore ce que cela veut dire.

La partie du corps de la femme par où s'inaugurerait ton Désir, c'étaient ses fesses. Là était le centre du monde. Les rondes, en leur succulence, les larges, en leur dandinement, rythmaient ton éros circumterrestre. Ta religion de la chair, tes piétés dévorantes déroulaient au bas des reins leurs fastes anals. On appelle ça « scatologie », dans le langage des tristes. Toi, tu n'étais pas triste. Tu étais seulement ivre d'approcher de si près le fond du monde, après avoir rêvé que tu en étreignais la sphère. Parmi les rares images que tu avais de la Plénitude, il y avait celle-là : toi, périssant étouffé sous un soudain lyrisme de croupes amoncelées.

Tu as bien changé, depuis. Maintenant, c'est leur ventre que tu chantes et célèbres. Ta vision de l'amour y a

gagné en émerveillement profond, en certitude d'homme quant à l'immensité de la femme. Ton obsession a bien fait de changer de site, de sacré. Quand tu n'en finis pas de faire à la femme, dans ta vie, une place au moins égale à celle qu'y a tenue le verbe, il faut y voir la marque de cette permutation des sanctuaires.

Les fesses, comme opulence offerte à ta frénésie d'omnivore, comme preuve que rien d'elle, une fois aimée, jamais ne serait recraché, de cette façon-là qu'elle était aimée. Le ventre, comme lieu inexpugnable du mystère féminin, tant en sa dimension charnelle qu'en la spirituelle. Ce que femme t'a donné, avec ses entrailles, ce n'est pas seulement qu'une part de ce savoir extrême que tu ne pouvais atteindre sans elle, c'est l'état dans lequel elle t'a mis, en la comprenant toujours plus au fur et à mesure que tu l'aimais mieux, de te découvrir un instinct inespéré, celui de l'adoration. Et l'adoration, c'est quoi ? Du sexe, certes, mais, en outre et autour, du respect, de l'admiration, et un entêtement sans cesse réaffirmé à saisir l'aimée dans sa souveraineté réelle, contrariée par l'histoire, et non plus dans son être limité, fabriqué par la culture, la religion et la coutume.

Tu ne sauras jamais par quelles étranges filiations et résonances ton ventre a parlé au ventre de certaines le langage qu'il désirait entendre. Ni par quel fameux retour des choses ces mêmes femmes te révélèrent, avec cette fois leur langage à elles, ce dont ta seule virilité ne pouvait espérer s'instruire. Mais sans votre consentement commun, à elles et à toi, à la folie d'être soi plus qu'à

la raison de ne pas l'être, auriez-vous écrit ensemble une ligne, ne fût-ce qu'une seule, du Livre de l'Amour ?

Les corps qui, en se faisant l'amour, se tournent et se retournent dans leur gouffre ont sans aucun doute quelque chose de plus que ceux qui ne font que l'amour. Et même les corps qui, sans faire l'amour, rapprochent assez l'une de l'autre leurs voix des tréfonds, ceux-là ont quelque chose à se transmettre de plus que le dialogue. Mais ce que la Femme veut dire avec son ventre, que ce soit en amour ou au-delà de l'amour, c'est et ce sera toujours ce que tu as envie de connaître à la fois, et conjointement, de ta vérité d'homme et de sa vérité de femme. Certes, tu n'aimes qu'imparfaitement la Femme. Tu as fait tout ton possible avec son indicible. Et tes excès connus ont tout essayé pour s'aboucher à sa démesure méconnue. Ce n'est peut-être pas assez, en termes d'acquiescement de ta dette envers elle. C'est peut-être suffisant si tu songes que quelques-unes d'entre elles se sentiraient plus femmes de la manière dont tu les aimes que si tu avais manqué de cette manière. Tu as dû beaucoup t'évertuer à rendre créateur l'amour pour que des femmes en arrivent à retrouver, dans cet amour, toute leur *hérité* de créatrices. Créatrices d'elles-mêmes, créatrices de toi, elles ne sont jamais plus belles que quand elles ont conscience de n'être pas seulement que des inspiratrices.

...

Et tu as jeté la cuiller...

Tu ne voulais pas t'évader par l'écriture. Par elle tu

Marcel Moreau

•• Corpus scripti

Je me souviens de mon corps comme d'un chaos debout, ne se couchant que pour le sommeil de sa folie ou pour l'amour d'une femme. J'étais jeune et déjà possédé de mots. Le Verbe secouait le corps, ses

Né en Belgique, Marcel Moreau est révélé en 1963 par *Quintes*. Auteur culte, il a construit une œuvre majeure alternant des romans au lyrisme incandescent et des méditations obsessionnelles qui célèbrent la toute-puissance des instincts. Son quarante-troisième livre *Corpus scripti*, nous raconte avec une mélancolie visionnaire la rencontre du corps inculte de sa jeunesse avec les mots.

abîmes. Comme s'il en retournait la part maudite. Plus tard, c'est lui, ce corps qui écrivait, m'écrivait, s'écrivait. Trop de raison tue, il voulait vivre.


Il n'attend que ça le corps : que l'on fasse de lui le grand livre sensoriel et vertigineux où puisse se lire l'essentiel de notre identité. L'appauvrissement du langage (sa frivole désincarnation), fait beaucoup de morts... « dans l'âme ». C'est parce que nous ne sommes pas ou plus en mesure de nommer notre mal-être que nous ne nous imaginons plus en mesure d'en guérir. Et pourtant, ils existent, ces mots des profondeurs — voix de nos

instincts éclairés — capables de nous sauver, par une espèce de danse intérieure, de nos désaccords avec nous-mêmes.

Dans *Corpus scripti*, j'essaie de dire en quoi, à rebours de la névrose générale, il est encore possible, le rare et troublant désir de « tressaillir pour une autre vie ».

Marcel Moreau

DENOËL

B 25372.7  10.02
ISBN 2.207.25372.4
16,50 €


9 782207 253724